

Zeitschrift: Le messenger suisse : revue des communautés suisses de langue française
Herausgeber: Le messenger suisse
Band: 27 (1981)
Heft: 4

Rubrik: Les arts

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

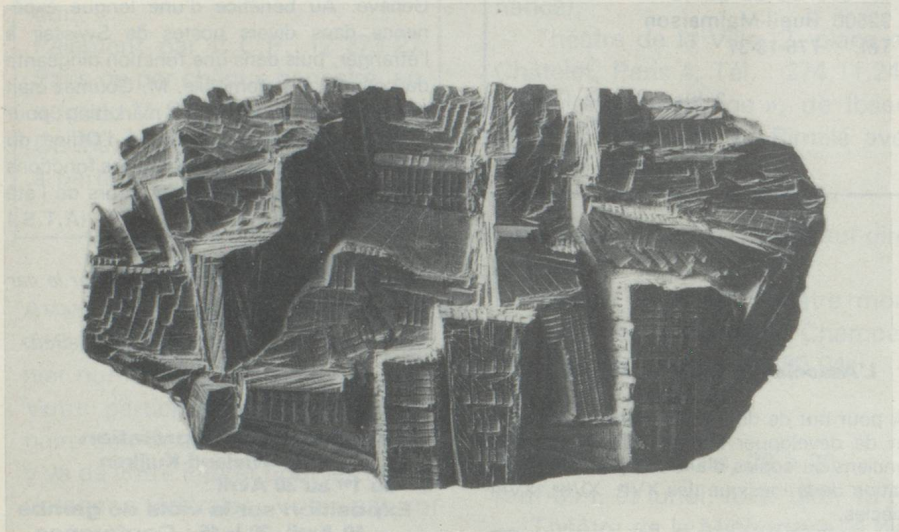
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.05.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les Arts

par Edmond LEUBA



Notre couverture

Georges Schneider

Le Christ en croix de l'église Saint-Jean Baptiste de Grenelle, bronze de 1,40 m, de hauteur placé sur le mur du chœur, datant de l'an dernier est la dernière sculpture sacrée exécutée par l'artiste et couronne toute une longue série où l'on trouve un premier Christ de bronze à la Mission catholique de Bâle, un grand Imier défricheur et un chemin de croix en ardoise à Saint-Imier, un buisson ardent taillé dans le béton au Séminaire d'Annecy et toute la décoration d'une Chapelle à Montréal. D'autre part, à la suite d'un concours gagné sur 14 candidats, il s'est vu attribuer la commande d'un ambon de bronze à la Cathédrale de Fribourg — qui doit être terminé pour les prochaines et proches festivités — représentant les épisodes de la vie de Moïse, exode, rocher, Sinaï, et Jérusalem céleste qui, sera également un hommage à la ville fondée par B. de Zaehringen il y a environ 700 ans.

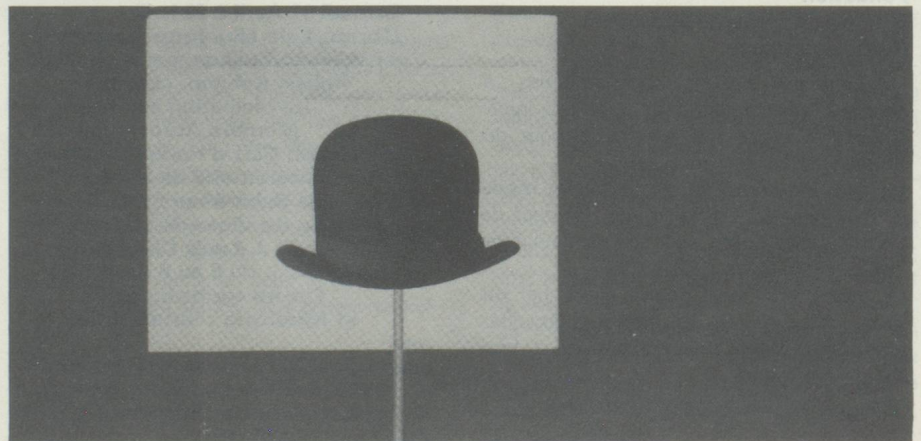
Mais ce large palmarès n'est qu'un aspect du sculpteur qui d'animalier qu'il fut au début (on se rappelle ses vaches et surtout ses chevaux) est passé aux vols d'oiseaux qui sont devenus un de ses thèmes favoris et dont il a donné de nombreuses variantes en bronze sur départ de cire de dimensions diverses dont les deux plus grandes sont placées à l'hôpital de la Chaux-de-Fonds et au milieu d'une vaste pièce d'eau à Rouen. La grande cité normande lui a également commandé un mur de béton sculpté de 11 X 2 m.

La pratique de l'ardoise, (si fragile par les strates superposées et d'un péril tel par sa poussière et ses éclats qu'il faut en plus de lunettes porter un masque filtrant), ne s'est

« Ville » relief ardoise
Georges SCHNEIDER

pas limitée à l'art sacré ; et des chemins de Croix, Schneider est passé aux villes et paysages-aux falaises taillées en haut-relief dans des plaques épaisses et qui sont un des aspects les plus personnels de l'artiste.

Si l'on mentionne encore les dessins très sensibles, qui ne sont pas tant des études de travail que des œuvres en soi, on voit que l'éventail de ses possibilités est vaste. Si l'on y ajoute qu'il se meut avec aisance dans les diverses techniques de la sculpture — on lui connaît également deux « Vierges » taillées dans le bois — qu'il est licencié en langues anciennes et parfait musicien (sa belle voix de baryton l'a fait hésiter dans le choix de sa carrière) on voit qu'on se trouve en présence d'un artiste particulièrement intéressant et dont il faut suivre l'œuvre avec beaucoup d'attention.



Jean-Claude STEHLI
« Hommage à MAGRITTE »

Stehli

Cette rigueur dans l'exécution, qui après des décades d'ostracisme est revenue à la pointe de l'actualité située « dans le vent » la peinture de cet artiste vaudois présentant pour la première fois ses œuvres à Paris où il vécut jadis. Non pas qu'il s'agisse là d'hyper ou méta-réalisme — dont on connaît les rapports avec la photographie — mais bien de l'ancien réalisme rajeuni en néo-réalisme et dont il fut un des promoteurs en Suisse en fondant en 1950 le groupe « l'Oeil ».

La peinture de Stehli parfois allusive d'un illustre devancier (voir l'Hommage à Magritte) est d'une précision absolue, ne laisse rien au hasard. Visiblement, on y trouve en exergue la grande ombre de Vallotton que l'on discernait déjà chez les peintres vaudois de la précédente génération comme S.P. Robert.

Donc de grands aplats sans vibrations sur lesquels se découpent implacablement les objets ou figures dont les silhouettes et volumes sont scrupuleusement indiqués ; un clin d'œil au surréalisme — ainsi les pseudo-fenêtres ouvertes derrière le motif sur des ciels nuageux empruntés au Quattrocento florentin — un goût un peu agressif de la dissonance qui fait grincer des dents et une tendance à l'abstraction quand brusquement un élément n'est plus situé dans son contexte mais chargé d'une autre signification.

C'est un monde très particulier où l'on ne pénètre pas facilement car il sous-entend l'effort que Lewis Carroll demandait à Alice, son héroïne : passer de l'autre côté du miroir, c'est-à-dire négliger l'apparence des choses pour leur découvrir un sens plus profond.

Galerie Suisse de Paris
17, rue Saint-Sulpice.

Hans Seiler

S'il fallait, pour motif de simplification, rattacher cet excellent peintre à une école, ce serait celle dite « Réalité poétique » qu'il conviendrait de le faire ; il constituerait une sorte de stolon issu de la plante-mère un peu fatiguée, pour reformer un nouveau pied porteur de promesses fécondes.

Car la réalité est toujours présente dans l'œuvre de Seiler ; que ce soit dans les paysages — souvent identifiables — ou dans les intérieurs, ses deux thèmes de prédilection, où sont respectées jusqu'aux loïds de la perspective classique.

Mais ce n'est là que la structure et les éléments qui viennent la compléter, gamme colorée, ombre et lumière, témoignent d'un choix arbitraire qui l'écarte du modèle concerné. A l'encontre des adeptes de l'école pré-citée, Seiler, formé à l'enseignement de Bissière, est parti de l'abstraction et sait prendre ses distances d'avec son point de départ ; et si cette manière de filet qui, pendant une longue période de sa carrière, formait l'armature de sa toile a disparu, il s'y est substitué peu ou prou un autre élément rythmique constitué par le rebondissement des éclats de lumière.

La nouveauté révélée à sa récente exposition, à côté des constantes qu'on retrouve avec bonheur, est l'apparition d'un climat dramatique dans une peinture que l'on connaissait sereine. D'avoir franchi les Pyrénées au cours de plusieurs voyages, il a enrichi sa palette composée jusqu'ici de gris et d'ocres, de bleus et de verts atténués par des tons nouveaux : des terres calcinées, des indigos sombres, des violets pourpres rompus, qui étaient étrangers aux paysages de la Dordogne et aux ports charentais. En complément à la « douce France » est venue s'ajouter une Espagne tragique dont les ciels sulfureux et tourmentés sont bien ceux sous lesquels expiraient les martyrs du Gréco.

Bien sûr, on ne trouve jamais ici les paroxysmes de l'Expressionnisme et tout y reste essentiellement plastique. Le peintre d'ascendance alémanique pourtant, est l'un de ceux des suisses de Paris qui s'est le plus authentiquement assimilé l'âme et l'esprit d'une tradition française faite d'amour respectueux de l'objet et d'une sorte d'humilité dans sa traduction ; tels sont Chardin le Corot d'Italie, le Vuillard des toiles les moins surchargées, tous artistes sans cris ni tumulte mais empreints d'une grave et poétique méditation.

C'est bien là la dominante de la peinture de Seiler et il n'est que d'y accorder l'attention suffisante pour en ressentir la précieuse et bénéfique qualité.

Galerie Bellini,
28 bis, boulevard de Sébastopol.



Paysage d'Espagne 1980
H. SEILER

Wilfried Moser

Le grand choc suscité, lors de la précédente exposition, par la scission du peintre d'avec la non-figuration — dans laquelle il s'était confinée tant d'années sous forme de recherches informelles — désormais dépassé, c'est en quiète objectivité que l'on a pu voir ses œuvres récentes. Ses « Fragments de paysages » nous prouvent qu'il a quitté l'exclusivité du règne minéral, où la pierre est souveraine, en y adjoignant le règne végétal, sous forme de troncs, de souches, ou de futaies, peints à l'aquarelle et au pastel — à l'huile donnant l'illusion de la gouache.

Pourquoi cette dénomination de « fragments » alors que tout paysage dessiné ou peint est en soi un fragment de la nature ? Sans doute pour indiquer qu'il ne s'agit pas là d'une composition rigoureusement établie mais de l'étude d'un morceau qui pourrait aussi bien se prolonger dans l'une ou l'autre direction — un peu à la manière des Primitifs dont seuls les bords du support limitaient l'œuvre —. Cela est sensible surtout dans les amas de blocs rocheux auxquels est conférée ainsi une nouvelle dimension qui touche l'abstraction.

Le grand acquis de cette récente exposition c'est que n'ayant plus le caractère de « manifeste » (retour à la figuration) elle a perdu de son agressivité de combat. La technique s'est assouplie, il y a même une certaine tendresse dans la manière de traiter les arbres.

On attend avec impatience l'éclosion d'œuvres plus importantes auxquelles l'artiste nous avait habitués pour voir si sa conception et ses thèmes actuels supportent les grandes dimensions, ou si nous nous trouvons à la veille de nouvelles mutations telles que sa nature protéique peut nous en réserver la surprise.

Galerie Jeanne Bucher
53, rue de Seine.



MOSER « Sous-bois » 1980.
Aquarelle (XVII^e)
26 x 39,5 cm.